

PRIX MAX JACOB

Grâce à Jean Denoël, premier président de l'Association des Amis de Max Jacob et secrétaire particulier de Florence Frank Jay Gould, le *Prix Max Jacob* est né en 1951. Il est encore attribué aujourd'hui grâce à la Fondation Gould. Il est remis chaque année au CNL à une date proche de l'anniversaire de la mort du poète. Le jury est présidé par Jean-Baptiste Para. Le prix distingue le dernier ouvrage - et plus largement l'œuvre publiée - d'un poète d'expression française. Depuis 1951, la liste des lauréats (consultable sur le site de l'AMJ) révèle un panorama de la poésie française d'aujourd'hui et illustre son histoire. En 2004, grâce au mécène Ghassam J. El Khoury, le jury initie un prix « étranger » donnant ainsi une audience internationale à cette récompense. Le poète iranien Ali-Sepânlou, Adonis, l'un des maîtres de la poésie arabe d'aujourd'hui - pressenti il y a trois ans pour le Nobel -, Breyten Breytenbach, Mohamed Bennis, voix majeure de la poésie marocaine ou encore Volker Braun ont, entres autres, bénéficié de cette reconnaissance. Distinguant souvent de petites maisons d'éditions, le *Prix Max Jacob* participe aussi à l'économie du livre. Dans le contexte général de l'édition et de celui de la poésie en particulier, par ses généreuses dotations, sa longévité et son audience internationale, ce prix s'inscrit actuellement parmi les plus prestigieux. L'AMJ le fait connaître et met en œuvre, aux côtés de médiathèques ou de Salons, la réception des ouvrages ainsi que la participation des auteurs à des activités de médiation littéraire (ateliers d'écriture, résidences...)

Patricia SUSTRAC

LES LAURÉATS 2017

Guy Goffette, *Petits riens pour jours absolus*

Gallimard, coll. Blanche, 2016, 113 p.

Tout tient dans ce titre à l'air d'oxymore, entre le *petit rien* du poème et la grandeur du jour qui s'impose. Aussi ce recueil, tout d'humilité et de charme, s'achève avec ce sens d'émerveillement enfantin qui marque partout la poésie de Guy Goffette : « Cette joie de l'enfant qui s'obstine//à croire que tout est à tous miracle et merveille et tombe des nues » (p. 108). Ouverture au monde, le cœur du recueil se compose cependant d'une suite dédiée, non aux merveilles de la nature ou du paysage, mais à celles de la littérature, comme pour suggérer que ces « Dilectures et compagnie » appartiennent elles aussi au monde. Le mot « compagnie » de cette section rappelle que ces poètes nous accompagnent comme des amis, comme des convives d'une table bien garnie : Max Jacob, Apollinaire, Jean Follain, et même Artaud y trouvent place (entre autres), ainsi que des contemporains comme Jacques Réda et Paul de Roux. C'est Apollinaire qui incarnerait le mieux, peut-être, cette bonne chère amicale, car Goffette ajoute au Bestiaire du poète un chat peu baudelairien (p. 44) : « Je souhaite dans ma chanson/Une femme comme échanson/Un chat qui rit quand je suis ivre/Et des amis à l'unisson/Fêtant *Alcools* parmi les livres. » C'est dans les simplicités

Encore le roman feuilleton (83)

Robert se perd dans le parc; il rencontre les Chateleurs: il accepterait leur aimable imitation mais il est attendu ailleurs: ailleurs on ne l'attend pas en réalité. Il est surpris de trouver son père chez les habitants de Chartres.

Robert s'appelait ~~en~~ plutôt Hippolyte. Il est si habillé à la dernière mode s'il y avait eu une dernière mode précis et n'y a pas de dernière mode, alors il était habillé comme tout le monde, c'est à dire mal. Robert eut été capable de faire huit cents kilomètres en auto pour aller dire à l'ami d'un de ses amis: "J'ai le bonjour à vous souhaiter de la part de M' Tel.", car Robert était bon mais il n'avait pas d'ami.

Robert s'installa à table et mangea comme il n'avait pas mangé depuis longtemps, c'est dire qu'il mangea peu car il mangeait toujours beaucoup. Si je dis qu'il mangea bien? or il mangeait le plus souvent médiocrement mais cela lui était indifférent. Robert ne faisait rien pour ne pas perdre de temps à travailler: il le perdait peut être autrement. S'il eut eu quelque tâche, il n'eût pas eu s'en tirer aussi n'en prenant il pas. Robert ne faisait rien ce qui veut mi dire que de faire mal et ceci ne l'empêchait pas de bien faire. Mais laissons Robert à Chartres.

120

telles, sans prétention ni présomption, que l'auteur trouve sa meilleure veine, simplicité qu'il partage avec les poèmes les plus lumineux de Jacques Prévert ou de... Jacob. Mais Goffette vise parfois aussi le mystère, comme il l'affirme dans la section du titre du livre, « Petits riens pour jours absolus » : « Elle dit C'est toujours/la même histoire avec toi/[...] et quand tu parles/c'est par énigmes » (p. 73). Cette « elle » est peut-être celle des seins dans un moment rare d'érotisme qui rappelle quelque *memento mori* (p. 70) : « L'horloge entre tes seins/Marque l'heure qu'il fera bon/toucher avec la bouche/quand l'horloge aura disparu. » Si l'heure qu'on marque est celle de l'amour, elle ne manque pas de rappeler aussi cette autre heure qui sonne, celle, plus inquiétante, de la mort. Aussi la légèreté de Goffette masque parfois quelques ombres, malgré les baisers joyeux : le lecteur, pourtant, se réjouira de le rejoindre à sa table pleine de gourmandises sans lourdeurs ni lenteurs.

Alexander DICKOW